



EDITO

Pendant que le « pauvre con » s'excite **Les affaires continuent**

Après la séquence « people » on nous occupe maintenant avec l'éthologie du roquet en chute libre dans les sondages, avec l'image de la République et d'autres foutaises, comme si tout cela était vraiment de la première importance. Les médias font écran. Derrière l'écran, il y a la vraie vie.

Dans la vraie vie, il y a les patrons de Kleber-Michelin, ArcelorMittal ou Miko-Unilever, pour en citer quelques-uns, qui annoncent presque simultanément profits en hausse et plans de licenciements. Il y a la Société générale qui, avec son trader qui lui a liquidé 4,9 milliards d'euros, réussit encore à afficher des bénéfices. Il y a l'union maffieuse UIMM, poids lourd du Medef, qui d'un côté verse 1,5 millions d'euros d'indemnités à son ancien patron pour couvrir ses magouilles et qui de l'autre préside l'Unedic et s'en prend aux droits des chômeurs. Il y a les écoles et les hôpitaux où des milliers d'emplois sont supprimés pour faire des économies pendant que le bouclier fiscal diminue les impôts des plus riches.

Dans la vraie vie il y a aussi ce patron de GT Logistics, en Gironde, qui propose 1000 euros à ses salariés s'ils s'engagent à renoncer au droit de grève. Il y a Jacques Attali, ce socialiste qui n'en est pas à son premier coup libéral, qui pond un rapport pour « libérer la croissance » et préconise la suppression de l'âge de la retraite et des freins aux licenciements. Il y a Kouchner, cet autres socialiste de pouvoir, qui couvre l'aide militaire française au dictateur tchadien Idriss Deby.

Dans la vraie vie il y a Darcos qui préconise le retour de la morale, de la Marseillaise et des oripeaux nationalistes à l'école. Il y a le ministre de l'identité nationale qui fait organiser des rafles de sans-papiers partout sur le territoire. Il y a le roquet obsessionnel qui veut à tout prix rendre rétroactives ses lois les plus liberticides, même quand on lui explique que ça ne marche pas comme ça, et qui parle de redonner du pouvoir aux curés, aux rabbins et autres mollahs.

Dans la vraie vie, il y a des parlementaires UMP et PS qui se partagent le travail, entre vote pour et abstention, pour permettre l'adoption du traité de Lisbonne, copie légèrement revue du traité constitutionnel européen qui avait été majoritairement rejeté par la population en mai 2005. Il y a une « opposition » sociale-libérale de pacotille, qui en son temps a elle aussi laissé faire les licenciements, expulsé les sans-papiers ou matraqué les chômeurs, et qui ne rêve que de retourner au pouvoir pour prendre le relais.

Alors dans la vraie vie, en face, on n'aura bientôt plus le choix : si on ne veut pas reculer de 150 ans, on se met au style de l'époque et on leur met un grand coup dans la tronche.

Rubrique des chiens écrasés

LO dans le caniveau électoral

La campagne des municipales fait peur. Entre les listes UMP qui ont oublié qu'elles étaient dans le même parti que Sarkozy, et les listes PS qui se cantonnent dans le local (transports, urbanisme et traitement des déchets), on a presque oublié que les élections pouvaient avoir un quelconque rapport avec la politique.

Au Rezo-antiK nous ne donnerons pas de consigne de vote malgré notre influence de masse sur les travailleurs/ses de la région, étant partagé/e/s entre celles et ceux qui voteront pour l'extrême gauche et celles et ceux qui s'abstiendront parce qu'ils/elles considèrent, 40 ans après, que la vérité vraie demeure dans le slogan « *Elections : piège à cons* ». Là où un accord est unanimement réalisé au sein du Rezo-antiK, c'est sur le fait qu'en l'absence de maintien d'une liste d'extrême gauche au second tour aucune voix ne doit aller aux listes des partis bourgeois, qu'ils soient de droite FN / UMP / Modem, ou de gauche PS et consorts.

Reste qu'on a envie de donner notre point de vue sur ce qui peut passer pour une énigme dans le spectacle électoral. La tête de liste de Lutte ouvrière à Nancy regrette publiquement dans l'*Est républicain* que le PS ait refusé de faire liste commune avec elle. Glups. On apprend dans la presse nationale que LO prône « *dès le premier tour une union de toutes les forces de gauche* », et qu'elle est parvenue à figurer sur des listes avec le PS, le PC ou les deux dans une soixantaine de villes. Re-glups. Mieux (si on ose dire), LO en est venue à exclure de fait sa minorité, la Fraction l'Étincelle, parce que cette dernière a choisi de faire campagne indépendamment du PS dans la ville de Wattrelos dans le Nord.

Autant dire que c'est une rupture avec la ligne passée de LO qui était somme toute parvenue à se faire une image d'indépendance vis-à-vis des politiciens de droite comme de gauche, se revendiquant toujours « dans le camp des travailleurs », etc. C'est un beau zigzag d'appareil, justifié par autant d'arguments de mauvaise foi sur

la situation actuelle, patati-patata, qui auraient pu être utilisés il y a cinq, dix ou quinze ans pour participer dès l'époque à des listes d'union de la gauche.

Le seul élément éventuellement nouveau est lié à l'analyse de la conjoncture : la politique de Sarkozy serait telle qu'elle modifierait toutes les coordonnées de la situation sociale et politique. Certes, on peut en discuter, mais de là à conclure que la nouveauté est telle qu'elle exige de s'unir avec le Parti socialiste au moment-même où celui est plus à droite qu'il n'a jamais été, où il est incapable de constituer la moindre opposition au gouvernement quand il ne l'alimente pas directement en ministres, il y a un pas incompréhensible.

Dans la mauvaise foi, il faut relever le refus de LO de participer aux listes avec la LCR parce que cette dernière lierait sa campagne des municipales à celle pour la construction de son nouveau parti anticapitaliste, et que LO trouve que c'est pas bien parce que, comme chacun sait, qui dit *anticapitaliste* ne dit pas *trotskyste*. On a envie de leur dire : vous êtes sympa LO avec votre étiquette de « trotskystes » et « communistes révolutionnaires » pur sucre, mais à quoi vous sert-elle quand vous vous vautre dans des alliances avec la gauche sociale-libérale ? Car, faut-il le rappeler, cela fait des décennies que LO caractérise à juste titre le Parti socialiste comme un parti *bourgeois*. Donc les voilà dans la galère des élections *bourgeoises* avec un parti *bourgeois*.

Alors tout cela prête à sourire parce que *heureusement*, LO n'a plus l'influence qu'elle avait encore il y a dix ou douze ans, quand A. Laguiller « crevait l'écran ». Cela prête à sourire mais on peut aussi tenter d'en saisir le sens. A force de jouer dans la cour électorale, LO a fini par perdre toute confiance dans la capacité des travailleurs/ses à se constituer en force de classe autonome. Alors elle finit par entrer dans les combines, au nom de raisonnements tactiques à deux sous, plutôt que de construire le mouvement en dehors du cadre institutionnel.

Gageons que cela serve à quelque chose, et que cette dégénérescence serve de leçon aux autres révolutionnaires tentés par le jeu électoral : le système tend un piège redoutable – pas fatal, mais redoutable quand même – à tous ceux qui veulent jouer contre lui tout en suivant ses codes.

Pour finir on dira que les aventures de LO en social-démocratie ont quand même quelque chose de positif : on ne le pensait plus, mais LO peut donc encore nous surprendre. Evidemment, pour les bonnes surprises, il faudra repasser.

Vous voulez contribuer au Termite ?

N'hésitez pas à envoyer vos contributions, informations, coups de gueule, dates, illustrations, bandes dessinées, etc.

à l'adresse : bulletin-rezo-antik@nancy-luttes.net

« On ne dira jamais assez que les revendications actuelles du syndicalisme sont condamnées à l'échec ; moins par la division et la dépendance de ces organismes reconnus que par l'indigence des programmes.

On ne dira jamais assez aux travailleurs exploités qu'il s'agit de leurs vies irremplaçables où tout pourrait être fait ; qu'il s'agit de leurs plus belles années qui passent, sans aucune joie valable, sans même avoir pris des armes.

Il ne faut pas demander que l'on assure ou que l'on élève le « minimum vital », mais que l'on renonce à maintenir les foules au minimum de la vie. Il ne faut pas demander seulement du pain, mais des jeux.

Dans le « statut économique du manœuvre léger », défini l'année dernière par la Commission des conventions collectives, statut qui est une insupportable injure à tout ce que l'on peut encore attendre de l'homme, la part des loisirs – et de la culture – est fixée à un roman policier de la Série Noire par mois.

Pas d'autre évasion.

Et de plus, par son roman policier, comme par sa Presse ou son Cinéma d'Outre-Atlantique, le régime étend ses prisons, dans lesquelles il ne reste rien à gagner – mais rien à perdre que ses chaînes.

La vie est à gagner au-delà.

Ce n'est pas la question des augmentations de salaires qu'il faut poser, mais celles de la condition faite au peuple en Occident.

Il faut refuser de lutter à l'intérieur du système pour obtenir des concessions de détail immédiatement remises en cause ou regagnées ailleurs par le capitalisme. C'est le problème de la survivance ou de la destruction de ce système qui doit être radicalement posé.

Il ne faut pas parler des ententes possibles, mais des réalités inacceptables : demandez aux ouvriers algériens de la Régie Renault où sont leurs loisirs, et leur pays, et leur dignité, et leurs femmes ? Demandez-leur quel peut être leur espoir ? La lutte sociale ne doit pas être bureaucratique, mais passionnée. Pour juger les désastreux résultats du syndicalisme professionnel, il suffit d'analyser les grèves spontanées d'août 1953 ; la résolution de la base ; le sabotage par les centrales jaunes : l'abandon par la C.G.T. qui n'a su ni provoquer la grève générale ni l'utiliser alors qu'elle s'étendait victorieusement. Il faut, au contraire, prendre conscience de quelques faits qui peuvent passionner le débat : le fait par exemple que partout dans le monde nos amis existent, et que nous nous reconnaissons dans leur combat. Le fait aussi que la vie passe, et que nous n'attendons pas de compensations, hors celles que nous devons inventer et bâtir nous-mêmes.

Ce n'est qu'une affaire de courage. »

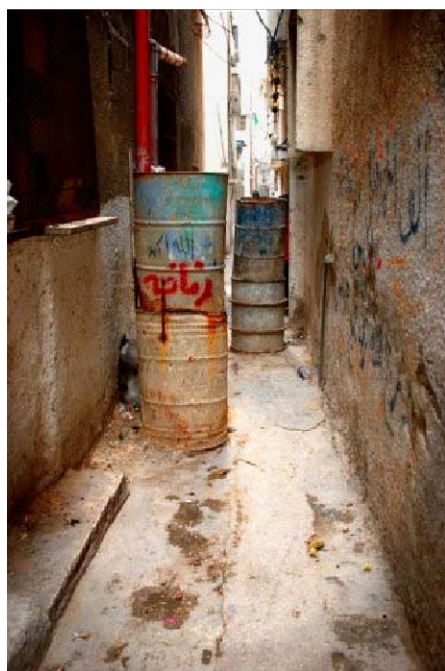
Pour l'Internationale lettriste : Michèle-I. Bernstein, André-Frank Conord, Mohamed Dahou, G.-E. Debord, Jacques Filion, Gil J Wolman.

POTLATCH, Bulletin d'information du groupe français de l'Internationale lettriste, N° 4 – 13 juillet 1954.

Carnet de voyage en pays occupé

Quatrième partie. Naplouse et Qalqiliya

Bien qu'étant la plus grande ville de toute la Palestine, Naplouse est complètement coupée du monde extérieur. Aucune voiture ne peut entrer ni sortir, aucun homme non plus. Seuls les femmes, les enfants et les vieillards peuvent passer à condition de présenter un papier attestant d'une nécessité absolue et selon le bon vouloir des soldats. Le taxi nous laisse à une cinquantaine de mètres du check-point que nous devons passer à pied. Après avoir fait la queue le long des blocs de béton, passé les immenses tourniquets, présenté nos papiers et répondu aux questions de soldats arrogants, nous passons de l'autre côté pour reprendre un taxi vers le centre ville.



En plus d'être une prison, Naplouse est une véritable cocotte-minute. Parmi tous les jeunes que nous avons rencontré, aucun n'est sorti de la ville depuis le début de la seconde Intifada en 2000. Tous sont condamnés à subir au quotidien les incursions et les combats nocturnes dans les camps de réfugiés d'Askar et de Balata, les plus grands du pays. La moindre manifestation de protestation est féroce réprimée par l'armée israélienne. On nous dit que pratiquement chaque jeune de Naplouse a fait un séjour en Prison. Ici, un jet de pierre pendant une manifestation est puni de sept mois de prison.

Pour la première fois depuis le début de notre voyage, nous nous trouvons véritablement en face d'un décor de guerre : bâtiments effondrés, trous de balles partout sur les murs, vitres brisées.

Dans les rues droites et étroites des camps de réfugiés, d'énormes barils ont été disposés à chaque carrefour par les habitants pour qu'ils puissent se déplacer sans risquer de se faire tirer dessus. Le camp de Balata notamment, le plus grand de toute la Cisjordanie, fait penser à de véritables favelas où chaque mur a été construit par le temps et le désespoir, par la trop longue attente de pouvoir retourner là d'où l'on a été expulsé.

Nous visitons un centre culturel et un centre d'aide sociale. L'enthousiasme et le dévouement des responsables est remarquable. Ils nous expliquent à quel point les enfants sont traumatisés par les tirs qu'ils entendent chaque nuit, ainsi que par les pertes de proches, d'amis, de voisins, dont les photos finissent placardées sur les murs du camp. Aussi surprenant que cela puisse paraître, nos interlocuteurs défendent également l'action menée par les combattants pour défendre la ville au quotidien. Nous leur demandons s'il est possible de les rencontrer. On nous dit que dès la nuit tombée cela sera possible.

Dans l'obscurité, on nous emmène en voiture dans les rues étroites et défoncées de l'autre camp de réfugiés, le camp d'Askar. Puis nous continuons à nous enfoncer à pieds dans les ruelles sombres, et entrons dans une maison déserte. On nous fait patienter pendant une petite demi-heure, avant que pas moins de quinze combattants, l'air sévères, entrent vêtus de treillis et armés de leurs M16. Seul un d'entre eux parlera, ou plutôt hurlera en arabe pour répondre à nos questions. Sur leurs parcours personnels, ils nous expliquent comment, dans les camps de réfugiés, une enfance vécue depuis le début sous l'occupation, où l'on a grandi jour après jour dans la violence du conflit, où l'on voit les martyrs érigés en modèles, conduit naturellement à la résistance armée contre l'occupant. Mais on nous précise que le passage par les prisons israéliennes joue un rôle important dans l'engagement de chaque jeune. La majeure partie d'entre eux est passée par cette épreuve qui fait figure de véritable initiation à l'engagement politique. Mais sur le fait que l'engagement armé les met en danger ainsi que leur famille, ils nous expliquent qu'en effet ils sont obligés de vivre la nuit, de dormir le jour à chaque fois en un endroit différent, qu'ils sont recherchés morts ou vifs par l'armée israélienne, mais ils précisent que Dieu seul est maître de leur sort. Sur les autres formes d'engagement possibles, nos interlocuteurs reconnaissent leur importance tout en soulignant que si une résistance armée n'était pas opposée à Israël et à son armée, c'est toute la Palestine qui serait déjà vidée de sa population.

A la fin de cette conversation, ils semblent satisfaits et abandonnent leurs airs de tueurs. Ils nous invitent même à manger, puis tous nous serrent chaleureusement la main. Après dîner, sur la route qui mène là où l'on nous héberge, une voiture nous rattrape. Deux des combattants que nous venons de rencontrer en sortent et nous proposent un denier thé. Ces deux jeunes, qui n'ont pas pris la parole juste avant, ont manifestement envie de discuter encore un peu. L'un d'entre eux parle très bien l'anglais. Ils ont 18 et 19 ans et combattent depuis déjà 2 ans. Nous les questionnons sur comment leurs parents vivent leur engagement. Ils nous affirment qu'ils sont tristes et inquiets, mais eux sont persuadés que défendre leurs pays est un devoir. Celui qui parle le mieux anglais nous dit avoir été très fort à l'école avant de l'abandonner. Il espère pouvoir reprendre ses études plus tard, « *si Dieu le veut* » !

Nous nous couchons à près d'une heure du matin. Au loin, sur les collines entourant la ville, nous voyons les lumières des blindés israéliens s'approcher. Les tirs ne tarderont pas à se faire entendre et à durer toute la nuit. Nous peinons à imaginer les gamins avec lesquels nous venons de discuter en train de se battre pour défendre leur ville contre l'une des armées les plus puissantes. Finalement, ces combattants que l'on fait passer chez nous pour des terroristes illuminés sont à peu de choses près nos résistants que Vichy décriait de la même manière.



Nous quittons Naplouse pour Qalqiliya. Au Check-point nord de la ville, comme à celui du sud, aucune voiture ne passe, à l'exception de quelques bus particuliers dont nous faisons partie. Les gens doivent abandonner leur voiture avant le passage du check-point, le passer à pied, et en prendre une autre ensuite. Dehors, nous voyons une queue de femmes, d'enfants et de vieillards attendre que les soldats veuillent bien les laisser passer. En les regardant, je me dis que la patience est vraiment la qualité rare dont les Palestiniens sont exceptionnellement doués. Jusqu'à ce qu'une femme dans le bus n'en puisse plus et se mette à hurler : « *Qu'on en finisse ! Qu'ils appellent leurs amis américains et qu'on en finisse une bonne fois pour toute !* ». Deux voitures nous dépassent à toute allure sans même ralentir devant les soldats : ce sont des colons qui se rendent dans la colonie voisine, leur plaque d'immatriculation jaune leur donne un droit de passage inconditionnel dans toute la Cisjordanie. Quand nous arrivons en tête de queue, les soldats entrent dans le bus, dévisagent attentivement chaque passager, ouvrent les sacs, contrôlent les papiers, posent quelques questions. Nous faisons les idiots, feignons de mal parler l'anglais. Encore une fois, les passagers du bus se réjouissent de la présence de quelques internationaux rendant le passage du check-point un peu moins pénible. Plusieurs voitures n'auront pas cette chance et se feront refouler. Il nous aura fallu deux heures pour parcourir la trentaine de kilomètres qui sépare Naplouse de Qalqiliya.

L'arrivée est impressionnante. Cette petite ville agricole est complètement coupée du monde par le mur construit par Israël. Nous le voyons de part et d'autre de la route. Il arrive d'un côté, encercle la ville, et repart de l'autre. Arrivés au centre, nous rejoignons A., l'étudiant de Ramallah, rencontré quelques jours plus tôt. Il nous fait faire le tour de la ville en longeant cet impressionnant édifice de huit mètres de haut, l'équivalent d'un immeuble de 3 étages, avec une tourelle tous les cent mètres environ, une barrière électrifiée au dessus, le tout sous surveillance vidéo. En passant devant l'école, A. nous raconte comment Israël en a fini avec les protestations contre la construction du mur à Qalqiliya : agacée d'être retardée par des manifestations incessantes, l'armée a procédé à des arrestations massives en ville et a enfermé

tout le monde dans l'école pendant 24 heures, le temps que bulldozers et grues finissent leur travail.

Nous rencontrons le père d'A. qui est agriculteur. Il nous explique comment le mur à confisqué à la ville plus de la moitié de ses terres et la quasi-totalité de ses puits d'irrigation. Lui a perdu les trois quarts de ses cultures et a refusé le dédommagement symbolique qu'on lui proposait. Aujourd'hui, la ville de Qalqiliya est au bord de l'étouffement, le mur empêchant l'accès des paysans à leur terre, et pour ceux qui le peuvent encore, il rend impossible tout commerce avec le monde extérieur. Qalqiliya, coupée même de la Palestine, est une ville condamnée à dépérir et ses habitants à la quitter. Au retour, nous avons une longue conversation avec le chauffeur de taxi qui nous ramène. En arrivant, il insiste pour nous offrir la course en nous disant : « *Quand tu rentres chez toi, parle de ce que tu as vu ! Raconte comment nous vivons ici ! C'est ce que tu peux m'offrir de mieux !* ».

Astuce du Rezo

Un réveil en pleine forme, ça se travaille !

Marre des réveils chagrins ? Alors il faut agir, et vite ! Quelques astuces qui ne manqueront pas de faire mouche pour débiter la journée en douceur :

- je m'étire doucement sans ouvrir les yeux ;
- je file sous la douche rapidement car la vitesse est le secret d'une journée agréable et efficace ;
- je déjeune sans lire le journal, je peux allumer la télé ;
- je stimule mon intelligence en discutant des derniers résultats sportifs avec mes collègues une fois arrivé au travail.

C'est un bon début. Mais après avoir appliqué ces préliminaires, il se peut que ça ne suffise pas encore, car un réveil-douceur se prépare aussi la veille :

- je n'invite pas d'amis, de toute façon j'ai la télévision ;
- je ne me drogue pas, même pas avec de l'alcool, car la télévision fait moins de mal ;
- je n'écoute pas de musique, ou alors seulement celle qui passe à la télévision ;
- j'éteins la télévision quand elle parle des pauvres pour ne pas être triste.

Ça va déjà mieux mais vous sentez que vous pourriez être au top avec quelques conseils de plus ? Il n'y a qu'à demander ! Durant la journée :

- j'évite d'être trop personnel avec mes collègues, rien ne sert de nouer des relations inutiles ;
- je traite mes subalternes avec un mépris raffiné et un sadisme dissimulé, c'est indispensable pour le moral ;
- je ris aux blagues de mon patron, et à celles de mon petit chef car être bien vu évite des disputes inutiles ;

- je ne pose pas de questions ou alors seulement les bonnes, pour ne pas fâcher mes supérieurs ;
- j'applique les directives à la lettre car un travail bien fait satisfait toujours les supérieurs et soi-même ;
- je fais du zèle pour mes supérieurs, mais de manière discrète d'une part pour ne pas m'attirer les foudres de mes collègues et d'autre part parce qu'une modestie feinte attire toujours plus de récompenses ;
- durant la pause déjeuner j'évite de regarder le clochard en sortant, et surtout je ne lui donne pas d'argent car il n'a qu'à faire comme moi (prendre de bonnes résolutions) et en plus c'est mauvais pour le moral de se sentir coupable, voire même compatissant ;
- de retour au bureau, je fais semblant de ne pas avoir remarqué que mon chef s'est assoupi, et j'attends qu'il se soit réveillé en douceur pour dénoncer mes collègues (ceux qui ont profité de sa sieste pour en faire autant) ;
- avant de quitter le travail je n'oublie pas de placer des documents compromettants dans les dossiers que mes collègues doivent rendre le lendemain ;
- dans la même verve j'envoie une lettre de renseignements confidentiels sur l'entreprise à la concurrence, en la signant du nom du collègue que j'apprécie le moins.

Vous l'aurez compris : un réveil-matin agréable se prépare surtout pendant la journée de travail, qui doit donc être doublement efficace. D'une manière générale, n'aidez personne si cela ne vous rapporte pas de bénéfices : rien de tel que d'être méchant, ça soulage et fait du bien au moral. Une bonne petite délation ne fait pas de mal non plus, et si vous éprouvez un petit picotement la première fois alors prenez-le comme une épreuve ! Rien de tel que la maîtrise de ces armes pour gravir les marches qui vous mèneront au sommet. Car si ces conseils sont rentables pour un réveil péchu, rien ne le sera plus que votre propre réussite. Et comment réussir autrement qu'en écrasant les autres ?

Ah, oui, aussi : les mauvaises langues diront sans doute à la lecture de cet article : « Mais qu'est-ce qu'on doit bien faire de notre dimanche ? » Quelle question saugrenue ! La télévision pardi ! Et comme je suis un bon citoyen, je vais voter oui mais UMPS parce que leurs idées je les bien ingurgitées par la télé.

Prochaine réunion du Rezo-antiK

Mercredi 19 mars à 20h00
 Fac de Lettres, Bd Albert 1^{er} à Nancy
Venez, c'est ouvert !

La Contribution de Ratgeb

« Avez-vous éprouvé au moins une fois le désir d'arriver en retard au travail, ou de le quitter plus tôt ?

Dans ce cas, vous avez compris que :

a) Le temps de travail compte double car il est du temps perdu deux fois :

– comme temps qu'il serait plus agréable d'employer à l'amour, à la rêverie, aux plaisirs, aux passions ;

– comme temps dont on disposerait librement.

– comme temps d'usure physique et nerveuse.

b) Le temps de travail absorbe la plus grande partie de la vie, car il détermine aussi le temps dit « libre », le temps de sommeil, de déplacement, de repas, de distraction. Il atteint ainsi l'ensemble de la vie quotidienne de chacun et tend à la réduire à une succession d'instantanés et de lieux, qui

ont en commun la même répétition vide, la même absence croissante de vraie vie.

c) Le temps de travail forcé est une marchandise. Partout où il y a marchandise il y a travail forcé, et presque toutes les activités s'apparentent peu à peu au travail forcé : nous produisons, consommons, mangeons, dormons pour un patron, pour un chef, pour l'Etat, pour le système de la marchandise généralisée.

d) Travailler plus, c'est vivre moins.

De fait, vous luttez déjà, consciemment ou non, pour une société qui assure à chacun le droit de disposer lui-même du temps et de l'espace ; de construire chaque jour sa vie comme il le désire. (Voir III, 49). »

Ratgeb, *De la grève sauvage à l'autogestion généralisée (Contributions à la lutte des ouvriers révolutionnaires, destinées à être discutées, corrigées et principalement mises en pratique sans trop tarder)*. (1974) Chapitre I, "La Société de Survie".

Qui sommes-nous ?

Après cinq ans de gouvernement Jospin, la faillite de la gauche plurielle (PS, PC et Verts) est révélée avec fracas au soir du 21 avril 2002 avec pour la première fois Le Pen au deuxième tour d'une présidentielle. Le bilan est sans appel pour la gestion sociale-libérale du capitalisme. A l'inverse, l'extrême gauche atteint près de 10 %, indiquant le besoin d'une politique alternative.

En mai-juin 2003, le gouvernement Raffarin réussit à provoquer l'un des plus gros mouvements sociaux depuis Mai 68 contre sa réforme des retraites. Suivi par un énorme rassemblement militant dans le Larzac à l'été, l'ampleur de la mobilisation, ainsi qu'une approche moins identitaire du militantisme indiquent que des ressources existent pour construire une nouvelle force politique anticapitaliste ancrée dans les luttes.

C'est ce contexte qui a conduit environ 80 militantEs de l'agglomération de Nancy, issuEs de différentes organisations syndicales, politiques ou associations (AL, ATTAC, Cacendr, CGT, CNT, FSU, La Rue Qui Gouverne, LCR, SUD...) et aussi de non-encartés à lancer le 1^{er} mai 2004 un appel, « *Rassemblons-nous pour en finir avec le capitalisme* », à l'origine du Rezo-antiK. Le projet de l'appel étant de construire un cadre commun à des militantEs provenant de différentes traditions (marxistes, libertaires, écologistes...), ne convergeant pas obligatoirement sur toutes les questions mais étant d'accord sur un socle minimum de principes anticapitalistes, et pas seulement antilibéraux. L'idée était alors de dépasser les clivages organisationnels sans gommer les différences, d'unir les forces sur ce qui pouvait l'être plutôt que de marcher séparément.

Trois ans plus tard, malgré des initiatives qui ont rencontré un relatif succès comme les Rencontres Anticapitalistes en janvier 2005, force est de constater que l'objectif initial du Rezo-antiK n'a pas du tout été atteint. Différents facteurs ont pesé dans ce sens, notamment le repli des organisations existantes sur elles-mêmes, et l'absence de relais au plan national y compris de la part d'organisations se déclarant officiellement favorables au rassemblement des anticapitalistes.

Le Rezo-antiK a malgré cela continué à fonctionner, bien que l'élan unitaire anticapitaliste ait été balayé par d'autres projets comme ceux aux contours flous du rassemblement antilibéral. Nous restons convaincuEs de la nécessité d'une force politique qui soit prête à défendre jusqu'au bout les intérêts des salariéEs, des sans-papiers, sans-logement, sans-emploi, c'est-à-dire d'une force qui mise sur les luttes plutôt que sur les élections, et qui ait pour projet de sortir du capitalisme plutôt que de l'aménager.

Le Rezo-antiK publie des tracts, participe à différentes luttes et collectifs, il est un lieu de confrontation et d'élaboration par le débat entre militantEs de différents horizons, notamment à l'occasion des cafés anticapitalistes. N'hésitez pas à participer à ses activités.